Sur la route des réalisateurs

Par Mohand Amokrane Kheffache, Ecrivain

Le ciel bleu, le soleil radieux, l'air frais sans être froid telles furent les premières impressions de ce plaisir intarissable à retrouver mon pays, celui de mes aïeux. Arrivé à l'aéroport de Tlemcen, au demeurant petit et fort vétuste, animé par la centaine de passagers de l'unique vol en provenance de Marseille, nous avons dû attendre plus d'une heure le débarquement de nos bagages. Pendant ce temps, quelques voyageurs y allaient de leurs sarcasmes sur l'efficacité de l'unique manutentionnaire qui faisait le va-et-vient entre l'avion et le tapis roulant. Certains se livraient à des applaudissements ironiques à la moindre valise ou paquet qui pointait son nez.

Les formalités de la police des frontières furent brèves et ordinaires. Celles de la douane plus zélées : déclaration de devises et d'objets personnels tel qu'appareil photo ou ordina-teur portable.

Le trajet des quelque vingt kilomètres vers le centre ville, fut agrémenté de plusieurs files de jeunes oliviers plantés dans les champs des deux côtés de la route à quatre voies. A l'évidence, les travaux de la chaussée venaient d'être terminés. De temps en temps, on pouvait apercevoir au loin, dans les prés, un troupeau de moutons heureux de brouter et de respirer l'air pur par les quelque 900 mètres d'altitude. La forme régulière des arbres, les bonnes couleurs de la terre et des paysages ne pouvaient laisser indifférents les nouveaux arrivants, venus assister au 7ème festival du film amazigh.

Dès l'installation à l'hôtel, l'aimable accueil des représentants du Festival avait produit un effet positif sur le début d'un séjour qui s'avérera riche d'expériences.

Les manifestations d'ouverture animées par les troupes musicales traditionnelles nous avaient plongés dans une atmosphère dont la chaleur n'avait cessé de s'amplifier au fil du temps pour enfin arriver à son exaltation à la remise de l'Olivier d'Or, prix du jury présidé par Abderahmane Bouguermouh.

Durant ces quatre jours, nous avons vécu entièrement dans l'esprit de la culture cinématographique riche et variée, avec en prime la joie cadrée d'une fierté légitime de voir et d'entendre les acteurs s'exprimer en langue kabyle. Les jeunes réalisateurs ont su, chacun avec son sujet, nous ravir par une aventure dans un monde qu'ils avaient imaginé. Certains avaient choisi l'intrigue comme Allam Sami avec un court métrage d'une vingtaine de minutes, *Le Curieux*, histoire d'un homme radin, victime d'une manigance. Ce jeune réalisateur a su dès les premières minutes captiver les spectateurs par les gros plans sur la physionomie des personnages prenant une expression tantôt grave tantôt

Ph. Nouredine Hadid

Stand du Festival culturel national annuel du film amazigh à la Safex d'Alger

mystérieuse. D'autres avaient choisi des sujets plus épineux. Ainsi, pendant 25 minutes, Bellili Saïd s'était penché sur le fléau accablant du sida (Syndrome Immuno Déficitaire Acquis). Avec *La Rencontre mortelle*, le message de ce réalisateur, à travers les images appuyées par un dialogue clair et franc, doit sans doute faire réfléchir le Ministère de la santé quant à l'absence totale de campagne de prévention dans notre Pays. Nous ne devons pas oublier les courts-métrages de notre amie libanaise, Eliane Raheb.

Contrairement à ses confrères algériens, elle est allée filmer la longue et véritable histoire d'un enfant d'une dizaine d'années à peine qui décida de quitter son domicile, à l'insu des ses parents, afin de se porter volontaire et combattre pour la liberté de la Palestine. Après avoir erré pendant des jours en direction de Gaza, le garçon, exténué, sera trouvé et soigné par un villageois avant de le ramener chez parents. Cette histoire émouvante retraçait tous les méfaits que pouvaient avoir sur les enfants la guerre et ses injustices.

Hors de la salle bien confortable du centre de la maison de la culture de Tlemcen, des femmes et des hommes continuaient à s'affairer pour assurer le bon déroulement des activités. Leur volonté et leur patience désarmaient les caprices de quelques caractères excités, fort heureusement rares. « Messieurs, nous sommes réunis pour promouvoir la culture berbère du 7° art », semblait dire M. Assad Si El Hachemi à ceux qui voulaient perturber son calme et sa sérénité.

Sa présence effective rassurait ses collaborateurs. Sa voix calme, son sourire discret et son regard impénétrable apaisaient le plus fougueux de ses interlocuteurs.

M. Hocine Aït Ahmed avait déclaré que, dans son raisonnement de maquisard, dans les années 50, il avait pensé : « Si 3.000.000 d'Irlandais avaient réussi à proclamer leur indépendance contre les Anglais en 1922, 8.500.000 Algériens avaient une forte chance de réaliser une victoire identique sur la France ». Ce rapprochement des histoires de l'Irlande et l'Algérie, pays opprimés respectivement pendant 700 et 130 ans, on le retrouvera dans le film *Le vent se lève* de Ken Loach avec Cillian Murphy et Padraic Delaney, projeté grâce aux relations étroites et amicales entre les deux organisations festivalières. Ce long-métrage vint apporter une nouvelle dimension à cette grande fête annuelle itinérante, renforcée dans son ampleur par son institutionnalisation, grâce à l'audace de l'action de ses dirigeants.

Comme en témoigne la jeune génération présente à Tlemcen, l'Algérie possède des hommes de talent et des moyens pour suivre le chemin tracé par Monsieur Abderrahmane Bouguermouh qui, pour l'amour du cinéma, avait bravé tous les dangers des années noires pour réaliser *La colline oubliée* de Mouloud Maameri. Après une bataille ouverte menée en solo contre le courant violent de la censure, il avait dû ensuite affronter la question financière.

Son projet avait sommeillé pendant près de deux décennies avant de voir le jour ! Avec sa volonté de fer, cet homme de culture a prouvé que tout est possible. Il nous a tracé une voie que nous devons suivre pour l'amour du 7ème art.

Le jeune festival devenu officiel est voué à avancer dans le monde du cinéma. Il ne peut qu'être salutaire à tout un pays où l'absence de salles obscures prive toute une génération du bonheur des fictions, que chacun interprète selon son imagination. Tout un chacun voyage alors dans les rêves pendant 90 minutes et la découverte de l'inconnu le fait rire, lui fait peur ou le fait pleurer.

Le cinéma est un art, une forme d'expression par laquelle on peut évaluer l'état de santé d'un pays. Sa carence ou son absence, comme c'est le cas dans en Algérie, sont le signe d'une certaine négligence ou peut-être même d'une certaine ignorance qui s'étaient superposées dans le néant... Mais, ne dit-on pas: « Il n'est jamais trop tard pour bien faire » ?

Et si l'expérience de notre jeune et dynamique M. Assad servait à mettre sur pied le début d'un projet de studio cinématographique, à l'instar des studios marocains, indiens, italiens ou français ?

M.A.Kheffache
Ecrivain